

Victor Hugo et ses deux petits-enfants

L'année dernière, Paris, la France et, peut-on dire, le monde littéraire célébrait l'entrée de Victor Hugo, l'illustre poète, le génie universel, dans sa quatre-vingtième année.

Le 25 février 1882, Victor Hugo a accompli ses quatre-vingts ans.

La fête, pour moins éclatante, a été aussi sympathique cette année.

Il avait été tout d'abord décidé que cet anniversaire serait tout à fait intime ; qu'il y aurait, chez Victor Hugo, à l'hôtel de l'avenue d'Eylau, un simple dîner auquel assisteraient seuls les membres des familles Lockroy, Paul Meurice et Auguste Vacquerie : le gloireux ancêtre devait être entouré de ses seuls parents.

Les petits-enfants, Jeanne et Georges, organisèrent, de leur côté, une fête sur les détails de laquelle ils gardèrent la plus grande discréetion.

Cette fête de famille a été splendide.

Nous donnons dans notre numéro d'aujourd'hui le portrait de Victor Hugo et ceux de ses petits-enfants, le fils et la fille de son fils Charles, mort en 1871.

ANNIVERSAIRE

Un chêne est vieux. Pourtant dans ses fortes ramifications plus de deux nids, plus de divins murmures

N'ont chanté sous le noir couvert ;
Et jamais, quand le vent de Floréal se lève,
A ses bourgeons dorés n'a monté plus de sève ;
Plus il vieillit, plus il est vert.

Un aigle est vieux. Jamais, s'élançant de son aire,
Il n'a plus bravement volé vers le tonnerre,

Dans l'air d'orage lourd et chaud ;
Et jamais le grand coup de ses ailes sublimes
Ne l'a mieux emporté par delà les abîmes ;
Plus il vieillit, plus il va haut.

Le soleil est très vieux. Pourtant sa face ardente
N'a jamais mieux versé sa chaleur fécondeante

Aux fleurs, aux fruits, à la moisson :
Jamais plus doucement, dans l'exil où nous sommes,
Le sourire de Dieu n'a brillé sur les hommes ;
Plus il vieillit, plus il est bon.

Il est très vieux aussi, le bien-aimé Poète
De qui nous célébrons par de longs cris de fête
Les quatre-vingts ans aujourd'hui.
C'est lui qui, dans un mot d'éloquence suprême,
Nous disait — " Je naquis avec ce siècle même
Et je continue avec lui."

Mais, quand elle permet qu'un tel poète naisse,
La nature lui donne un trésor de jeunesse.

L'aile au jeune homme est pareil ;
Et l'Esprit devant qui tous les autres pâlissent,
Superbe, ne vieillit pas plus que ne vieillissent
Le chêne, l'aigle et le soleil.

Ah ! longtemps, très longtemps à cet anniversaire,
Devant toi courbant tous, ô grand vieillard sincère,
Nos fronts d'émotions tremblants,
Laissez-nous voir encore, plus nobles chaque année,
Parmi les lauriers verts dont ta tête est ornée,
Briller tes jeunes cheveux blancs !

FRANÇOIS COPPÉE.

LETTRES AMÉRICAINES

LA VIE À SAINT-AUGUSTIN, FLORIDE

SAINT-AUGUSTIN, 12 février 1882.

Pour celui qui, comme nous, laisse le Canada en pleine saison d'hiver—it faisait à Québec, la veille de notre départ, un froid de trente-cinq degrés—c'est un contraste assez saisissant que de respirer, huit ou dix jours plus tard, dans une température quasi-tropicale, et d'avoir à chercher l'ombre sous les orangers chargés de leurs beaux fruits mûrs. Le climat de la Floride, spécialement sur le littoral, du côté de l'Atlantique, est en général des plus agréables. A Saint-Augustin, par exemple—la plus salubre de toutes les villes floridiennes—the thermomètre se tient habituellement entre 58° l'hiver et 80° durant l'été. La neige y est inconnue, et c'est à peine si, tous les quinze ou vingt ans, une gelée blanche y vient faire quelque tort aux arbres fruitiers. Quant à la chaleur, elle n'est jamais extrême comme chez nous, le voisinage de l'Atlantique y tempérant, là, les ardeurs du soleil. A Saint-Augustin, jamais de fièvre jaune, ce fléau de toute la région du sud des Etats-Unis, tandis que, à quelques lieues de là, sur les bords de la rivière Saint-Jean, à l'intérieur, et surtout à Jacksonville, elle sévit souvent avec rage et en chasse les habitants auxquels leurs moyens permettent de venir passer l'été dans les régions plus saines du nord.

Beaucoup de poitrinaires fréquentent Saint-Augustin avec avantage ; on prétend que les asthmatiques y trouvent surtout un soulagement considérable à leur mal. A cet endroit, le rhumatisme est un mal ignoré, et même les personnes qui apportent avec elles ces douleurs aiguës, résultant de la froidure de nos contrées du nord, ne tardent pas à les sentir se fondre et disparaître sous la bienfaisante chaleur du soleil méridional. "Quand j'arrivai ici, il y a sept ou huit ans, nous disait M. de

Lauréal, aimable gentilhomme français, dont il a déjà été question dans nos lettres précédentes, j'étais perclus de rhumatisme et ne marchais que péniblement, avec l'aide d'une canne. Après quelques mois de séjour en cette ville, j'étais parfaitement guéri. Chasseur obstiné, sinon Nemrod emerite, je passe au moins un jour de la semaine à battre les bois marécageux qui entourent la ville ; la plupart du temps dans l'eau jusqu'à mi-jambe, je reste toute la journée mouillé sans éprouver jamais le moindre inconvenienc ; et j'ai maintenant soixante-et-quatorze ans bien comptés."

La nature géologique de la majeure partie du littoral de la Floride, du moins du côté de l'Océan—le sol y étant composé de bancs de sable et de coquillages apportés par la mer dans la succession des siècles—fait que nos céréales et notre fourrage n'y peuvent point venir. De là, grande rareté des bestiaux que l'on fait venir à haute frais des Etats du nord. Si, d'un côté, la classe aisée souffre, à Saint-Augustin, de la cherté des viandes de boucherie, d'un autre la classe pauvre, habituée à s'en passer, trouve facilement sa nourriture et de la manière la moins dispendieuse qui soit au monde. Les gens du peuple n'ont qu'à descendre sur le rivage pour y ramasser, à pleines mains, les huîtres, les crabes et les poissons de toutes espèces que l'Océan jette à profusion dans le port. Si vous joignez à ces richesses inépuisables de la mer une quantité de fruits de toutes sortes : les oranges qui mûrissent toute l'année durant, les bananes, les poires, les pêches, les figues, les dattes, les prunes et le raisin en abondance, vous comprendrez que les pauvres ne sauraient ici souffrir de la misère. Aussi, le peuple y est-il indolent, avec l'assurance qu'il a de ne jamais pâtrir de la faim.

Quand la Floride fut cédée aux Etats-Unis, en 1819, la ville de Saint-Augustin—en conséquence de toutes les vicissitudes par lesquelles elle avait passé—ne comptait qu'une population de 3,000 habitants ; aujourd'hui, elle n'en a guère plus de 2,200. On voit qu'elle est loin de prospérer, quoique le nombre de voyageurs qui y affluent durant la saison d'hiver aille souvent jusqu'à 10,000 et en fasse alors une des villes les plus gaies de cette zone, la Nouvelle-Orléans exceptée.

La raison première du manque absolu, à Saint-Augustin, de cet élan merveilleux vers le progrès qui caractérise les autres villes de l'Union, c'est que, lors de la cession du pays aux Etats-Unis, toutes les familles à l'aise quittèrent la Floride pour se réfugier à Cuba, et que, seule, la population pauvre, qui ne pouvait pas émigrer, resta dans la ville. Plus tard, les souffrances, les pertes endurées pendant la guerre de la sécession, jusqu'à ces derniers temps le manque de communications faciles —ce n'est que depuis une dizaine d'années que Saint-Augustin est relié à Jacksonville par des bateaux à vapeur et par le petit chemin de fer de Tocoï—enfin, surtout cette apathie naturelle des habitants accoutumés à une vie calme et amollis par un climat trop doux, sont la cause visible de cet état de stagnation de la ville la plus ancienne que la civilisation européenne ait jetée sur le continent américain.

"Pour vous donner une idée de l'indolence des Floridiens, nous disait encore M. de Lauréal, laissez-moi vous citer la tentative que j'ai faite d'introduire en ce pays la culture d'une plante destinée à faire un jour la richesse de la Floride, si jamais on veut se donner la peine de la cultiver. L'herbe de Guinée, qui vient bien mieux dans les terrains sablonneux que dans les terres grasses, et qui conviendrait parfaitement au sol de ce pays, est un fourrage d'une production merveilleuse. Dans les Antilles, on la cultive en grand, on la coupe jusqu'à dix fois par an, et, à chaque fenaison, elle n'a pas moins de trois pieds de longueur. Quand je vins de la Guadeloupe pour m'établir ici, j'emportai avec moi trois minots de cette graine précieuse, et, de Cydar Keys à Tampa, du côté du golfe du Mexique, et de Tampa à Saint-Augustin, je m'efforçai de persuader des planteurs de semer de cette graine si productive en leur démontrant tout le profit qu'ils en pourraient tirer. Je ne suis pas marchand de graines, leur disais-je, je vous la donne. Veulez donc, dans votre intérêt, semer ce que je vous en laisse. Eh bien, monsieur, je n'ai converti personne ! En revanche, mon ami et voisin, M. Bronson, sur ma recommandation, a semé, cette année, un champ de luzerne qui déjà fait espérer les meilleurs résultats. Cette herbe, très en usage en Algérie, a des racines qui plongent jusqu'à six pieds dans le sol et vont pomper à cette profondeur l'eau nécessaire à la nourriture de la tige. On la coupe plusieurs fois l'an, et elle est d'un très bon rapport."

Esquissons maintenant, en quelques traits de plume, les petits métiers, quelques-unes des industries locales que détermine l'affluence des touristes du nord à Saint-Augustin depuis décembre jusqu'en avril. Dans toutes les villes du sud et même dans celles de l'ouest, les petits métiers sont le partage des noirs qui, du reste les exercent à la perfection. Conducteurs d'omnibus, garçons d'hôtel, domestiques, ils font le service ou cirent les souliers avec une dextérité sans égale. Minutieux, propres, polis jusqu'à l'obséquiosité, toujours en quête d'un pourboire, ils semblent nés pour servir les blancs.

Il y a quatre manières de tuer le temps pendant le jour à Saint-Augustin. D'abord, se rendre au vieux fort Marion, et, pendant des heures, s'y chauffer pares-

seusement le dos au soleil en laissant ses regards se perdre avec ses pensées sur l'immensité de l'Océan qu'on aperçoit par un goulet et par-dessus la péninsule et l'île Anastasia qui forment le port. J'avoue que, pendant toute la durée de mon séjour en Floride, j'ai largement joui de ce bonheur de lézard. Que d'heures délicieuses n'ai-je point ainsi passées, étendu dans un des créneaux de la vieille forteresse espagnole, prenant un long bain de chaleur et berçant mes rêveries ensoleillées au doux mouvement des vagues qui bruissaient à mes pieds !

N'êtes-vous point, comme moi, friand de révasseries indolentes, alors vous avez à votre disposition ce qui constitue pour beaucoup le plaisir de la voiture que pour ma part je ne saurais supporter. Allez sur la piazza, à côté de l'ancien marché aux esclaves—espèce de portique peu prétentieux, ouvert aux quatre vents, et sous le toit duquel pendent encore quelques bouts des chaînes qui retenaient cette malheureuse marchandise humaine—and, cent cochers, tous du plus beau noir, vous offriront leurs services. A moins que vous ne préfériez monter à cheval, un des grands amusements de l'endroit. Dans ce cas, faites un signe et quelque nègre, se détachant d'un autre groupe, vous amène par la bride un vigoureux petit cheval avec cette large et haute selle mexicaine sur laquelle on est si commodément assis, et ces profonds étriers de cuir où tout le bout du pied entre et se tient à l'ise. Enfourchez l'animal et, si vous n'êtes pas expert, prenez garde de vous rompre les os.

Aimez-vous mieux la navigation, traversons la rue et, de la jetée, hérons le patron de l'un des nombreux yachts qui se balancent coquettement près du bord. Embarquons-nous, car aussi pour moi la mer a des attractions ; tendons la voile au vent et mettons, si vous le voulez bien, le cap sur le phare qui se dresse en face, dans l'île Anastasia, à un mille de traverse. Nous pourrons ensuite, après avoir visité le phare, tirer, par le goulet, quelques bordées jusqu'à l'Océan libre dont nous voyons là-bas, à deux milles en avant, les grandes vagues découper leurs larges sinuosités verdâtres sur le ciel. A moins, toutefois, que vous n'ayez peur du mal de mer et ne préfériez jeter l'ancre et la ligne en eau calme. A cette saison, il est vrai, l'on prend guère en abondance qu'une espèce de poisson que les gens de l'endroit appellent *chiting* et qui a quelque ressemblance avec notre poisson blanc. On y pêche aussi des soles et quelques bars. Mais, dans cinq ou six semaines, on prendra de ces derniers poissons en très grande quantité et des plus gros, de superbes bars de trois à cinq pieds. Nous pouvons aussi, pour la curiosité du fait, pêcher le requin.—Le requin !—Oui. Voici un énorme hameçon fortement attaché à plusieurs fils de fer tordus ensemble sur une longueur de sept à huit pieds et liés eux-mêmes à une très forte ligne. Un morceau de bœuf ou de lard, est accroché à l'hameçon que vous jetez à l'eau. Pour peu que vous ayez de chance, une violente secousse agite soudain celui de vos bras qui tient la ligne. Vous voulez tirer ; mais attendez, ce n'est pas un goujon que vous tenez là. C'est un des monstres de la mer, un mangeur d'hommes, et, au bout d'une ligne, je suis en mesure de vous assurer que cela s'agit et résiste fort. Si c'est un jeune que vous avez piqué, intéressant squale de cinq à six pieds de long, après une lutte d'au moins un quart d'heure, vous parviendrez, avec l'aide d'un de vos compagnons, à le tirer près de l'embarcation où vous le tuez prudemment avant de lui donner l'hospitalité *post mortem*. Si l'animal mesure de huit à dix pieds et au-dessus, levons l'ancre, hissons la voile et remorquons messire requin jusqu'au rivage où nous l'assommerons, en nous tenant toutefois hors de la portée de sa formidable queue et de ses terribles mâchoires en forme de scie.

Il y a suffisamment de requins dans la baie de Saint-Augustin, pour empêcher les baigneurs de se risquer en pleine eau de mer, et il leur faut avoir recours aux maisons de bain. Sur certaines parties des côtes de la Floride on fait en grand la pêche du requin pour extraire de son foie une huile très prisée dans le commerce.

JOSEPH MARMETTE.

(A suivre.)

Un comble—pour n'en pas perdre l'habitude !
Le comble de la peur :
Trembler en faisant partir une lettre chargée.

* *

X..., le bohème, circule avec des souliers d'un invraisemblable délabrement.

—Fais donc attention ! lui disait un ami. L'ongle du pouce passe.

—Ça ne fait rien, je le vernis quand je vais dans le monde.

* *

—Prenez bien garde, madame Picard, il paraît que la petite vérole sévit..... Vous devriez faire vacciner votre dernier né.....

—Jamais, ma chère... J'avais un voisin qui fit vacciner son enfant... Eh bien, il est mort deux mois après...

—Bah !... de la petite vérole ?

—Non... il est tombé d'un cinquième sur le trottoir... et sur la tête.